

*Mon triste cœur bave à la poupe,  
Mon cœur est plein d'homme de troupe*  
J. Aperture, extrait du recueil poétique *Fond de lames*, 1879

Il est temps que je couche par écrit ce que je sais du capitaine Jacques-a-dit Aperture. Les souvenirs s'estompent et mes yeux faiblissent. Je ne veux surtout pas perdre l'occasion de raconter ce que j'ai vu de ce grand personnage que j'ai eu l'honneur d'accompagner quelque temps.

Je me nomme Hervé Guivarc'h. Bien avant de voguer de mes propres voiles, je me suis embarqué comme mousse sur la *Nakhapâ* en rade de Brest. C'était en 1881. C'était mon premier voyage, mon premier travail. J'étais fier comme un coq. Un coquelet, plutôt, la tignasse bouclée comme une crête au vent et les taches de rousseur autour du bec. J'allais servir sous les ordres du légendaire capitaine Jacques-a-dit Aperture, un modèle pour tous les marins. Il semblait pourtant juvénile : les joues glabres, une stature plutôt fine, sèche et petite, des yeux mystérieux noyés dans leur azur. Dans les grands ports de tous les océans on connaissait son nom, sa volonté farouche, son autorité et les missions insolites qu'il menait à bien sans sourciller. Son domaine était le trafic d'animaux et de plantes rares. Il les transportait vivants, de préférence. On le savait ami de la nature, il cajolait ses cargaisons. Au cours du temps il avait d'ailleurs adopté quelques bêtes étranges qui formaient, avec le petit équipage fidèle comme une ombre, la population permanente de sa goélette.

Je subis bien évidemment les diverses sortes de baptêmes par lesquels on accueille les novices en mer. Des brimades, à vrai dire. Le capitaine n'y participa jamais. Il n'appréciait pas particulièrement les festivités tapageuses.

Les premiers mois, j'étais de toutes les corvées et, sans me vanter, jamais je ne me plaignis. En revanche j'aurais aimé dialoguer avec l'équipage. Or les camarades restaient assez taiseux en ma présence. Pourtant je ne me lassai pas de poser des questions, sans obtenir la moindre réponse hormis quelques rires sous cape que je ne savais interpréter. Je n'appris alors pas grand-chose au-delà des rudiments du métier. J'avais l'impression que ce bateau recelait des bizarreries cachées. Mais j'avais toujours été assez têtu alors je savais que je parviendrais à élucider ces mystères à force de patience.

La discipline était stricte à bord, le capitaine aboyait ses ordres une fois pour toutes, il n'avait jamais besoin de les répéter. La *Nakhapâ* était parfaitement et régulièrement décapée, entretenue et pilotée. Mais de temps en temps, lors de mes quarts de nuit, si la mer était calme et sans écueil, le vent plutôt léger, il m'était donné d'assister à ces conférences improvisées que le capitaine offrait aux hommes et même aux animaux présents au pied du grand mât, sous la grande arche de la Voie lactée. On aurait dit que l'ombre d'Orphée prenait possession de Jacques-a-dit. Un seul cœur palpitait sur la nef, nous n'étions plus qu'écoute.

C'est lors d'une de ces veillées paisibles que j'appris enfin l'origine du nom baroque de notre trois-mâts. Faute d'information je m'étais figuré que *Nakhapâ* était le nom d'une déesse des Indes ou d'un quelconque comptoir du Nouveau-Monde, quelque chose d'exotique en tout cas. Mais non, c'était un souvenir des démarches du dénommé Jacques Aperture lorsqu'il avait voulu prendre le commandement d'un navire : on lui le lui refusait tout net, il " *n'avait qu'à être plus âgé* ". Les paperassiers terrestres de la marine marchande lui avaient si souvent dénié la capacité à diriger un équipage que c'en était devenu sujet de plaisanterie à ses yeux. Il était le plus déterminé de tous les candidats, pendant des mois et des mois il s'était démené comme un beau diable et avait épuisé l'administration au point de gagner enfin ses galons de capitaine. Son autorité naturelle lui avait valu immédiatement le sobriquet de " Jacques-a-dit ". Personne ne contestait plus ses aptitudes professionnelles.

On l'appelait également Jacques-a-dit en raison de ces causeries nocturnes qui captivaient profondément son audience. C'était une personne tout en contraste : quand il n'était pas taciturne et cinglant, il se révélait particulièrement bavard et doux.

Mais je soupçonnais une troisième intention, ironique, peut-être inconsciente, dans l'esprit de ceux qui lui avaient attribué ce surnom. Aperture parlait en effet d'une étrange façon, parfois alambiquée, parfois comme incomplète. On aurait dit qu'il évitait certaines tournures de phrase ou même certains mots. Par exemple, et c'était le cas le plus frappant, il ne prononçait jamais le nom de son bateau. Pour parler de la *Nakhapâ* il parlait de " la barque ", " ma belle ", " notre coque de noix ". Je n'ai jamais vraiment su si les autres s'en rendaient compte. Je me mis à relever ces circonlocutions dans un carnet pour tenter d'y déceler un fil directeur. Il me manquait la clé, comme si le capitaine parlait un langage codé, ésotérique, décalé. Il semblait fuir quelque chose. C'était un personnage intense et absent tout à la fois.

Je me rappelle que mon premier voyage nous amena sur les côtes de l'empire ottoman, tout d'abord à Istanbul. Sur un simple caprice, Aperture nous emmena admirer le palais de Topkapi. Imaginez-moi, gamin qui n'avais connu que Brest. Et là j'arrivais en ces terres étranges devant des monuments aux arabesques hypnotiques comme on en décrivait dans les contes... Aperture nous expliqua que la vie d'un marin était souvent courte et que de passage en Turquie il voulait que nous en profitassions le plus possible pour emplir nos yeux des beautés locales. J'avoue avoir cru alors qu'il évoquait les filles du port, et maintenant je me rends compte en rougissant qu'il parlait des trésors de l'art oriental pendant que je ricanais avec les autres, des images charnelles en tête. Je ne savais pas encore qu'Aperture était poète.

Quant aux filles des ports, il ne semblait pas les fréquenter. Mais personne, là encore, ne me renseigna non plus sur ce point. Il s'absenta plusieurs fois pendant notre séjour, alors qui sait ?

À Istanbul nous chargeâmes sur le bateau un petit troupeau de capridés de Cappadoce pour un éleveur d'Aquitaine. Cela perturba à peine notre jaguar apprivoisé et nos oies africaines. Surtout, cela donna un peu de compagnie à notre okapi qui s'ennuyait un peu. Nous fûmes bien heureux de profiter du lait de chèvre pendant le trajet de retour vers Bordeaux.

Là, le capitaine nous laissa peu de temps pour faire de l'eau, du bois et des vivres. Nous comprîmes que l'échappée en Turquie était une sorte de parenthèse dans ses projets. Ce qu'il préférait était effectuer le tour du monde, remplir ses cales et voir du pays.

Aussi repartîmes-nous prestement pour profiter des alizés le long des côtes de l'Afrique.

Un jour, Aperture, qui d'habitude ne m'abordait guère que pour me hurler des ordres, vint vers moi pendant que je récurais le pont babord et me dit en souriant :

" Moussaillon, c'est un grand moment que tu vas vivre là. Passer la ligne, ce n'est pas grand-chose, mais doubler Bonne-Espérance et Horn dans le même voyage, tous deux pour la première fois de ta vie, ça c'est une expérience inoubliable ! Tu as de la chance d'être là. "

Et il retourna aussi sec vers le gaillard d'avant, suivi du jaguar qui l'accompagnait partout à bord. Je notai ces paroles dès que je le pus dans mon petit carnet. Je sentais qu'elles signalaient un moment particulier, moins en rapport avec l'expédition qu'avec la sympathie qui germait entre nous.

Nous contournâmes donc l'Afrique, puis fîmes escale à Madagascar où nous prîmes à bord des lémuriens qui me firent très peur, je l'avoue, avec leurs yeux diaboliques.

Nous rejoignîmes Aden où notre capitaine nous laissa quelques jours pour vaquer à des occupations dont il ne nous dit rien, comme à l'accoutumée. J'eus cependant l'occasion de lui remettre un message à son hôtel. J'y rencontrai alors un homme qui lui rendait visite. Cette vision me marqua pour le restant de ma vie. C'est bien plus tard que je compris qui était cet homme sombre, aux yeux étincelants, à la présence surnaturelle. Il s'agissait du poète et aventurier Arthur Rimbaud. En sa présence, Aperture ne ressemblait plus à mon capitaine, le patron comme le conteur. Il s'était métamorphosé en une troisième entité, d'un autre temps et d'un autre lieu. Il fixait sur Rimbaud un regard d'une densité triste qui me fendait le cœur. Ils dégustaient ensemble un vin capiteux, ce qui

était très étonnant dans cette torpeur écrasante. Tout se passait comme s'ils s'étaient tous deux transposés dans un salon européen à une époque déjà ancienne. Je devinai qu'ils se connaissaient de longue date. Aperture me jeta un regard perçant et bienveillant. Rien de ce que je ressentis à ce moment-là ne lui échappa. Une connivence solide s'établit entre nous. J'avais treize ans, je ne savais rien, mais j'avais au moins un ami que je comprenais à l'instinct, malgré toutes nos différences, malgré même ses nombreux secrets.

Après Aden, nous fîmes voile à travers l'océan Indien, nous nous arrêtâmes à Pondichéry pour des plantes tinctoriales, à Ceylan pour les carapaces d'une tortue locale qui intéressaient un ébéniste de Paris, puis via le détroit de Malacca nous rejoignîmes Hong-Kong où Jacques-a-dit acheta un bon stock de capsules de pavot, " à des fins médicinales ", prétendit-il. Mais personne n'était dupe.

Nous en avions fini avec l'Asie, nous nous engageâmes dans un voyage plutôt long, droit vers l'est et les côtes mexicaines.

À Acapulco, nous descendîmes à terre pour les ravitaillements habituels. Puis le capitaine choisit cinq d'entre nous, dont votre serviteur, pour aller couper des cactus à l'extérieur de la ville. Je n'en finissais pas de vivre des premières fois. En l'occurrence je n'avais jamais vu ces plantes extraordinaires. Jacques-a-dit arrêta net ces quatre hommes prêts, avec leur machettes et leurs gros bras, à en déraciner tout un bosquet : " Attendez. Voyons comment s'y prend notre petit nouveau. Jugeons s'il est apte à prélever le beau morceau que voilà. "

Le beau morceau en question était, me montra-t-il, un jeune plant d'agave *tequilana*. Il me dépassait de quelques centimètres.

Je devais faire mes preuves, mais le pouvais-je vraiment ? Le sol était sec comme de la pierre, j'avais une machette un peu grande pour moi, très peu d'eau, et une charrette à bras encombrante. Cette charrette, j'allais devoir la garnir tout seul d'un grand végétal mou et dur à la fois, couvert de pointes et manifestement lourd comme un âne mort.

Il fallut que je me surpassasse sous leur regard narquois et sous un soleil de plomb pour creuser autour de l'agave. Je déclouai tant bien que mal une planche de la charrette pour faire levier. La sueur qui coulait de mon front me piquait les yeux, l'odeur de la plante me gênait, j'entendais des rires étouffés du côté de mes camarades, mais enfin je parvins à hisser la masse encombrante sur la charrette. Je m'affalai à l'ombre de celle-ci, exsangue, la gorge en feu, le dos en capilotade.

Le capitaine vint s'agenouiller à côté de moi. Il sortit une gourde pleine dont il me fit profiter sans plus attendre. Pendant que je m'abreuvais, il me lança un clin d'œil et dit que nous pourrions repartir dès que je m'en sentirais la force.

Quand je me relevai, un peu revigoré, ce fut pour recevoir un coup de poing fraternel de la part de chacun de mes compagnons.

Désormais je faisais vraiment partie de l'équipage.

Nous fîmes voile vers le sud en suivant les côtes.

Les conférences sous les étoiles reprirent. Le capitaine nous dit des vers un peu obscurs, émaillés de termes incongrus aux sonorités suaves. J'avais eu la chance d'apprendre mes lettres et d'avoir eu quelques livres à la maison mais c'était loin d'être le cas général. Alors les hommes goûtaient particulièrement ces mots qu'ils n'auraient pas lus par eux-mêmes. Ils les répétaient silencieusement avec beaucoup de respect. Ils en discutèrent longtemps après que Jacques-a-dit s'était retiré dans ses quartiers. Je me demandai qui était l'auteur de ces vers. Mon petit doigt me disait qu'ils étaient tout simplement de lui.

Le lendemain, il me fit venir dans sa cabine. Il me montra quelque chose que je n'avais jamais vu que de très loin et m'expliqua qu'il s'agissait d'un globe terrestre. J'exprimai ma surprise : je ne voyais qu'une forme ronde enveloppée de bure brune. Était-ce à cela que ressemblait la Terre, une simple sphère marron ? Jacques-a-dit rit et ôta le capuchon qui protégeait cet instrument précieux de la poussière, révélant une pure merveille de dessin et de couleurs, d'écritures et de symboles. Le capitaine me montra où se trouvaient Brest, Bordeaux, Marseille, les formes de l'Afrique, de

l'Arabie, de l'Asie, les mers du Sud, la Terre de Feu vers laquelle nous nous rendions. Il me dit le nombre de milles que nous avions parcourus. J'étais sidéré. J'avais certes entendu dire que la Terre était une boule, d'ailleurs c'était facile de s'en rendre compte en mer, ne serait-ce qu'en montant à la grande hune. Mais l'imaginer si grande, et nous si petits... C'était assez perturbant. Il restait tant à voir, tant à découvrir. Je posai des questions en cascade et Jacques-a-dit me répondait toujours de façon détournée mais précise, avec un regard facétieux.

J'avais enfin assimilé l'ampleur incroyable de ma circumnavigation, ma première. En sortant de ses quartiers je me demandai soudain pourquoi il m'avait consacré autant de temps. Après tout je n'étais qu'un mousse.

Le contournement de la Terre de Feu ne fut pas une mince affaire, je n'avais encore jamais entendu des rugissements pareils, la mer avait changé de nature et s'était muée en bête enragée. Le genre de bête que nous ne prenions jamais à bord ! Pourtant elle s'acharnait à vouloir pénétrer dans la goélette par toutes les écoutilles. Nos animaux n'en menaient pas large et nous étions trop occupés avec le gréement pour tenter de les apaiser. Des volailles et un lémur trouvèrent la mort. Le jaguar tomba malade pour quelques jours. Mais au petit matin, le monstre aquatique qu'avait formé la vague obstinée avait enfin capitulé. Nous pûmes faire route au nord jusqu'à Rio de Janeiro, la capitale de l'Empire du Brésil.

C'est là que nous embarquâmes une belle cargaison de capybaras. Les lémuriens m'avaient effrayé par leur regard vide et plein à la fois. Mais ces créatures chimériques, à mi-chemin entre la marmotte et le cochon, me faisaient rire chaque fois que j'apercevais leur regard en coin.

La Nakhapâ devenait une véritable arche de Noé doublée d'une serre exotique.

Une fois de plus, le capitaine décida de faire notre éducation pendant l'escale à Rio en nous emmenant assister à une sorte de danse dans les bas-fonds de la ville. Je découvris sa qualité martiale lorsqu'une brigade intervint pour tout interrompre brutalement. La démonstration bon-enfant se mua instantanément en bataille rangée entre les militaires et les va-nu-pieds brésiliens qui tournoyaient pour se défendre avec une efficacité redoutable. C'était un combat si équilibré qu'il était impossible d'en prédire le dénouement.

Le capitaine nous ordonna de prendre nos jambes à nos cous et il fut comme toujours écouté strictement. Mais soudain je me retrouvai suspendu en l'air par le col et, dépité, je vis s'éloigner le dos de mes compagnons qui détalèrent. Celui que les soldats appelaient "corporal", le caporal, donc, m'avait empoigné le cou comme on attrape un petit lapin et me secouait en me criant des mots que je ne comprenais pas. Je me sentais très, très mal en point. Je tremblais.

Il m'emmenait déjà d'un bon pas vers on ne sait où lorsque j'entendis la voix de Jacques-a-dit. Je ne sais pas ce qu'il dit au capitaine parce qu'il lui parlait en portugais ou peut-être en espagnol, maladroitement mais fermement. La discussion dura un bon moment et je vis passer quelques billets. Le capitaine m'avait racheté !

Tout ce qu'il daigna dire en m'emmenant fut plutôt caustique : " L'était moins une que tu te fasses... ferrer pour de bon ! Une fois dans leurs geôles tu ne pouvais plus jamais espérer mon aide. 'Faut savoir courir vite, moussaillon ! "

À bord, le timonier Le Fur que j'assommaï de questions voulut bien m'expliquer ce qui s'était passé. Au Brésil, dans les temps anciens, des esclaves avaient développé un art de combat acrobatique, virevoltant même, qu'on appelait la *capoeira*. On commençait à la considérer d'un œil très hostile au sein du pouvoir qui se méfiait du petit peuple. Des affrontements éclataient de plus en plus souvent. Or notre capitaine s'intéressait de près aux laissés-pour-compte maltraités et ne pouvait s'empêcher de les observer pour les aider au mieux. Pour lui l'étude allait de pair avec la compassion et l'action. Quand je citai les paroles de Jacques-a-dit, mon camarade éclata de rire et me précisa : " Non, tu ne risquais pas la prison pour si peu. On t'aurait relâché vite fait bien fait. Le capitaine t'a mystifié ! " et il me donna une grande claque dans le dos qui me coupa le souffle. Je crois cependant que le capitaine m'a tiré ce jour-là d'un très mauvais pas.

Je fis quelques autres voyages à bord de la Nakhapâ. J'appris énormément, m'interrogeai tout autant. Et puis vint le moment où, de retour à Brest, je fus retenu par une affaire familiale. Je manquai le départ de la goélette sans savoir alors que c'était pour toujours. La Nakhapâ disparut en effet au large de l'Indonésie quelques mois après. C'est du moins ce qu'on se répéta de port en port.

Le capitaine m'avait instillé l'amour des mots. Je savais que je n'avais pas son talent, mais quelques années plus tard je pus cependant faire valoir cette vocation. Je fus nommé écrivain de marine, profession que j'exerçai jusqu'à ces dernières années quand je n'eus plus la vigueur suffisante pour tenir à la mer.

À force d'écrire, d'imaginer, au fil des années ma pensée tourna de plus en plus autour du secret du capitaine. Une inspiration romantique me poussait à croire que le petit officier glabre et fin de traits était en réalité une femme éperdument éprise d'Arthur Rimbaud. Dépitée, rejetée par l'homme le plus sauvage de son époque, elle avait choisi la voie difficile et fière du capitaine Jacques Aperture. Je me rappelai ses regards doux, quasi maternels quand il, ou elle, me regardait. C'était une pensée un peu troublante.

Cette pensée dériva vers une certaine obsession, sans doute parce qu'elle n'était pas satisfaisante et ne reposait que sur les rêves de l'orphelin solitaire que j'étais. Elle ne me satisfaisait pas sur le plan logique, parce que je n'avais aucune preuve, ce n'étaient que divagations et raisonnements spécieux. Elle ne me satisfaisait pas, non plus, sur le plan moral parce que j'avais l'impression de me mêler d'une affaire qui ne me regardait aucunement, comme si je lorgnais par le trou de la serrure.

Le mystère avait stimulé mon esprit trop avide de fiction. J'avais forcé mon inspiration.

Je n'avais rien appris de plus sur le capitaine, j'avais seulement exploré mes propres fantasmes.

Cela fait très peu de temps que j'ai compris. J'ai trouvé une édition très rare de poèmes de mon capitaine, des textes aussi allusifs que sa parole. Et puis j'ai rouvert mon vieux carnet. J'ai trouvé ces périphrases où 'ferrer' remplace 'capturer', où le nom Horn abrège le cap Horn... J'ai aussi relu mes notes sur l'enseignement varié prodigué par Aperture au fil de l'eau, si je puis dire.

Je sais maintenant, au plus profond de moi, qu'Aperture, homme ou femme, décidément peu importe !, a été proche du jeune Arthur Rimbaud lorsque celui-ci écrivait ses chefs-d'œuvre. Ils ont partagé l'amour des mots, ils ont sans doute composé des vers ensemble. Je regrette tellement de ne pas avoir su décrypter alors cette clé toute simple, le son " cap " dont Jacques Aperture se privait volontairement. Ça, c'est ce que je sais : il s'infligeait cette étrange contrainte.

Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi.

L'interdiction relevait-elle d'un " tabou " à la façon des mots proscrits dans les îles lointaines de l'Océanie, portait-elle en elle-même une signification ? Était-ce une punition ? Dans ce cas de quoi Aperture n'avait-il pas été capable, lui qui semblait savoir tout faire, y compris former ses hommes au rude métier de marin comme aux plus subtiles élégances des œuvres de l'art et de l'esprit ? Que lui manquait-il ?

Ou bien n'était-ce qu'un moyen arbitraire de discipliner son esprit en vue d'un combat intérieur ? Comme dans cette légende nippone où un héros se saigne le mollet à la lame de son sabre pour lutter contre l'influence narcotique d'horribles démons ? Contre quels démons luttait-il, ce capitaine constamment en veille ?

Mais déjà mon esprit s'égare, et c'est bien là ce que m'a enseigné Jacques Aperture : ouvrir l'âme à tous les vents, laisser l'imagination agir et accepter la nouveauté, l'étrange, l'autre, la vie renouvelée. Autrement dit : oser l'escapade.